

JEAN ROUAUD

LE MONDE
À PEU PRÈS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ
TIRÉE À QUATRE-VINGT-DIX-NEUF EXEMPLAIRES SUR
VERGÉ DES PAPETERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE
1 À 99 PLUS SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE H.-C. I À H.-C. VII

I

© 1996 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-1563-X

Moi qui redoute la compagnie des hommes, dont les conversations me lassent, c'était bien ma veine, après huit années de pensionnat à régime sévère (trois vieilles sœurs à la moustache adolescente assurant la seule présence féminine), de me compter maintenant parmi les membres de l'équipe réserve de l'Amicale Logréenne, dans ce vestiaire triste de campagne, implanté en bordure de ce qui relèverait d'un champ de labour, n'étaient les lignes tracées à la chaux et les poteaux de but – et cela sans l'avoir vraiment voulu, sinon faute de mieux, comme un remède ancien à l'ennui des dimanches.

Mais un temps à ne pas mettre le nez dehors. D'où l'empressement de la plupart des joueurs, au coup de sifflet final, à se réfugier entre les quatre murs élevés à la va-vite du baraquement, chacun prenant soin de dégager la boue de ses chaussures en cognant les semelles contre le seuil de béton, jonchant ainsi le sol de galettes de terre trouées, comme à l'emporte-pièce, par les crampons, avant de regagner sa place indiquée par la patère bossue où pendent ses vêtements, et de s'asseoir plus ou moins lassement,

selon l'état de fatigue réel ou suggéré, sur le banc communautaire qui meuble la petite pièce envahie par les effluves d'huile camphrée et de transpiration. Un abri de fortune : plaques rectangulaires de ciment glissées entre des montants rainurés, porte métallique verte à la vitre grillagée dispensant à l'intérieur, avec le lucarnon dans le coin des douches, la maigre lumière grise d'un après-midi d'hiver, toit unipente en matériau composite ondulé, mais cela suffit pour arrêter le mélange atlantique de vent, de froidure et de pluie, qui fige les rares spectateurs repliés à présent sous l'auvent de la buvette, et dont on se demande quel plaisir ils peuvent trouver à des rencontres aussi peu passionnantes. Mais il n'y a pas que l'ennui, la solitude aussi amène à faire des choses étranges. Une poignée de fidèles, de dimanche en dimanche, plantés le long de la rambarde ceinturant le terrain (un tube blanc, à la peinture écaillée, enfilé au sommet de poteaux de béton), recroquevillés, poings dans les poches, tapant ostensiblement du pied, le bas du pantalon retourné afin de le protéger de la boue – d'où cette manière délicate de se déplacer sur la pointe des souliers –, quelques-uns en casquette, d'autres le cheveu dégoulinant, mais c'est curieux comme dans cette région où il devrait logiquement s'imposer, l'imperméable est rare, comme si son usage, ou celui du parapluie, conférerait à son utilisateur un statut de fillette, de poule mouillée, ce qui la ficherait mal dans cette enceinte d'hommes. D'ailleurs la plupart se contentent de relever frileusement le col de la

veste, la même pour toute l'année, une écharpe aux couleurs d'automne marquant seule la différence entre les saisons, même pas nouée, croisée lâche sous les pans bouffonnés du vêtement, presque superflue : cette indifférence hautaine aux aléas climatiques quand le portefeuille peine à s'y adapter.

Mais connaisseurs, à force. On les entend du bord de touche lancer aux joueurs de pertinentes consignes : passe, tire, dégage – quoique facile à dire, bien sûr –, se lamentant d'une balle perdue comme si sur le coup le sort du monde en dépendait, tournant momentanément le dos de l'air de ceux qui ne veulent plus voir ça ou qui en ont trop vu. Mais le monde n'est pas en cause, il s'agit juste par ce dépit exprimé de montrer à un public se réduisant à eux-mêmes qu'ils prennent de l'intérêt à la partie, ou du moins qu'ils cherchent mutuellement à s'en convaincre. Alors pourquoi celui-là garde-t-il la balle quand son partenaire démarqué s'est déjà engouffré dans une brèche de la défense, provoquant un début de panique dans les rangs adverses ? L'occasion serait nette et franche, la balle déjà dans les filets, si l'autre idiot, moi par exemple, ne s'ingéniait à vouloir la garder, la balle, s'essayant à de vaines feintes de corps, c'est-à-dire que devant le défenseur vous faites semblant de vouloir partir à droite afin qu'il pense que vous allez le déborder sur la gauche, mais en fait c'est à droite que vous comptez passer, mais l'autre, un descendant sans doute de ces Vikings qui semèrent la terreur dans

l'estuaire de la Loire au IX^e siècle avant de s'y installer, donc un grand blond buveur de sang, ne s'embarrasse pas de ces subtilités stratégiques et d'un coup d'épaule vous écarte sans ménagement, récupérant tranquillement le ballon qu'il réexpédie très loin en avant avec le sentiment du devoir accompli. Cette modestie sereine qu'il affiche alors ne vous abuse pas : vous entendez distinctement que sa tête résonne des clameurs d'un stade de cent mille places.

On se vexerait à moins. L'artiste balayé par la force brutale. Et comme si la leçon ne suffisait pas, votre partenaire, l'engouffré dans la brèche, vous prend à partie et, joignant le geste à la parole, levant les bras au ciel puis les abaissant pour montrer entre ses pieds une motte de terre qui ne semble pas être l'objet du litige, vous explique qu'il était là, tout seul, n'attendant que de recevoir le ballon pour le mettre dans le fond – entendez, dans le but – et qu'il n'en peut plus de toutes ces belles occasions gâchées par votre propension à jouer seul, personnel – c'est le terme –, que c'est vraiment faire montre d'un extraordinaire égoïsme, ne rien comprendre au jeu d'équipe qui réclame abnégation, entraide, individualité au service du groupe, et qu'à son avis je ferais mieux de me consacrer au lancer de fléchettes, à la pêche à la ligne ou au grimper de corde. Mais la rumeur, coupant court à ce débat tous-contre-un un-contre-tous, vous signale que le ballon est déjà de retour – il circule à grande vitesse dans ce genre de partie, d'un bord à l'autre comme un apatride indésirable – et là,

ils vont voir ce qu'ils vont voir, cette balle en cloche, je vais l'amortir du bout du pied. Or c'est un exercice, l'amorti, très apprécié du quarteron de supporters qui ne pourra nier votre technique irréprochable et les fera d'ailleurs regretter votre prétendu manque d'intérêt pour le jeu collectif.

Alors que d'ordinaire un ballon rebondit, il va, regardez bien, rester collé à ma chaussure. Le pied en suspension accompagne en douceur le mouvement de la chute, réduisant à rien les forces de résistance. Et pour mieux comprendre ce problème de physique, prenez deux trains circulant en sens inverse sur une même voie. Au moment de l'impact inévitable – horrible, mais ce n'est pas le sujet –, l'un part à reculons et arrête progressivement la locomotive emballée. Maintenant, devinez qui tient le rôle du chauffeur émérite et plein de sang froid ? Vous venez à peine de résoudre ce problème de croisement de trains sans croisement que, profitant de votre légitime relâchement (vous savourez mentalement la une des journaux : il sauve des milliers de vies humaines, et l'humble expression de votre visage sur la photo pleine page, paupières baissées, je n'ai fait que mon devoir), surgi traîtreusement de derrière votre dos, le buveur de sang d'un bond interpose sa tête entre le ballon et votre chaussure. Cette fois les deux locomotives se percutent bel et bien. Fracas de crâne pulvérisé. Mais comment ne tombe-t-il pas dans un coma dépassé ? Vous demeurez un instant médusé, le pied suspendu